

Reliques, reliquaires et pèlerinage à Saint-Jacques

Mary SAINSOUS

Évoquer saint Jacques, ses reliques et ses sanctuaires, ramène constamment à Compostelle et à quatre grands chemins qui fusionnent en un seul à Puente la Reina. La manne que représente pour les sites situés sur ces chemins l'aura fabuleuse du grand sanctuaire espagnol et son audience internationale n'incitent guère à remettre en cause sa suprématie et son monopole contemporain sur la dévotion à l'apôtre. Mais pourquoi ne pas interroger les « témoins gênants » que représentent les nombreux indices subsistants d'autres pèlerinages, ces autres reliques de saint Jacques, dont quelques unes ont été dignes, à un moment de leur histoire, de concurrencer Compostelle ?

Dépouillé de son rôle de balise sur les chemins de Compostelle, l'abondant patrimoine nous en apprend beaucoup sur la dévotion au saint apôtre et son enracinement dans la culture populaire. Les chapelles, hôpitaux ou portes placés sous son vocable ont été recensés, restaurés et valorisés, le plus souvent à dessein de les utiliser comme preuve irréfutable du passage d'un chemin « officiel ». En dehors des parcours balisés, on ignore ou l'on méprise souvent de nombreux reliquaires et reliques qui s'empoussièrent au fond des sacristies ou des resserres d'églises. Notre étude est partie d'un recensement des reliques du crâne de saint Jacques pour s'étendre aux bustes et statues-reliquaires. Elle nous a entraîné à parcourir de nouveaux chemins, explorer de nouvelles voies : mettre au jour une géographie du culte à saint Jacques. Cette étude offre un éclairage nouveau sur l'importance du culte à l'apôtre, notamment en France, en révélant une répartition très inégale sur l'ensemble du territoire. Foi, culture et traditions populaires portent localement l'empreinte d'une forte dévotion à saint Jacques. C'est le cas, par exemple, du Nord de la France (les Flandres, jusqu'à la Belgique) et le Sud-Ouest où les traces de ce culte abondent.

Actuellement, le recensement de ces témoins matériels, encore conservés ou non, ne saurait être exhaustif. Nous le verrons plus loin, à côté de territoires bien connus, d'autres régions demandent à être mieux explorées. Elles laissent espérer de nouvelles découvertes. Nous allons donc oublier un peu Compostelle pour écouter ce que les reliques et reliquaires de saint Jacques nous révèlent des pratiques culturelles des chrétiens occidentaux, notamment français, du Moyen Âge au XIX^e siècle. N'est-ce pas aussi un biais, inédit, pour observer Compostelle aujourd'hui et enrichir son succès ? De ce travail de reconnaissance peuvent naître une nouvelle offre touristique et de nouvelles motivations pour les pèlerins du XXI^e siècle.

Le corpus étudié : reliques et reliquaires de saint Jacques (bustes et statues)

Les objets sur lesquels nous avons fondé notre étude présentent un triple intérêt. Le premier est religieux, puisque ce sont des reliquaires. Le second est ethnologique et permet d'étudier les pratiques des croyants au fil des siècles (apparition, déclin, prospérité, rayonnement d'un sanctuaire). Le troisième est artistique, bien que la plupart de ces objets soient de facture moyenne. Ils témoignent de l'interprétation populaire des canons artistiques modernes, en vogue à Paris ou à Rome. Les visages extatiques de saint Jacques à l'époque baroque sont les lointains émules de sainte Thérèse ravie, chef-d'œuvre du Bernin. Fréquemment conservé

dans son église d'origine, le reliquaire n'a pas perdu le contact avec son milieu initial. Nous pouvons le replacer dans son environnement : proximité avec d'autres paroisses possédant un reliquaire de l'apôtre, lieu de pèlerinage actif, monuments et territoire placés sous son vocable. Isolé, le reliquaire perd de son sens. Remis à sa place, il est le fragment d'un vaste puzzle qui nous permet d'esquisser cette géographie nationale de culte à saint Jacques.

Avant d'aborder cette géographie, il convient de faire connaissance avec l'objet de notre étude : les reliquaires. Ils restent souvent les derniers témoins matériels de la présence d'une relique. Pour l'époque médiévale, il est rare de retrouver (hormis des sources légendaires, et encore) les racines de la dévotion, le moment où la relique apparaît. De même, il reste très peu de reliquaires médiévaux consacrés à saint Jacques (Burgos du ^{xiv}^e siècle, Compostelle du ^{xiv}^e siècle, Halberstadt peut-être du ^{xiii}^e siècle et Pistoia du ^{xv}^e siècle). Quelques uns sont gardés dans les trésors des abbayes ou des églises, à Pistoia en Italie, Halberstadt en Allemagne, Catlà dans les Pyrénées-Orientales. La plupart sont connus par des descriptions (inventaires, récits de voyage) ou des documents graphiques, ainsi les reliquaires de la Sainte-Chapelle de Paris ou d'Aire-sur-la-Lys. Ceux qui subsistent ou dont la mémoire a subsisté sont des œuvres importantes, des pièces d'orfèvrerie, des objets remarquables conservés dans des endroits prestigieux (abbayes royales, cathédrales, églises urbaines). Les traces des reliquaires modestes se sont presque effacées. Le plus simple reliquaire médiéval subsistant est, à notre connaissance, celui de Catlà. En bois polychrome, le saint, en pied, est représenté en pèlerin avec ses attributs traditionnels, chapeau, bourdon, calebasse. Sur la poitrine est ménagée une croix qui contenait la relique.

Le buste reliquaire ou la statue sont des formes qui n'apparaissent qu'au ^{xiii}^e siècle, comme les monstrances. Auparavant, les reliques étaient conservées dans des coffrets interchangeables. Retrouver la ou les affectations, quand l'authentique est perdue, s'avère difficile. Ainsi à Aire-sur-la-Lys¹, où le reliquaire qui contenait la relique de saint Jacques a été affecté au menton de saint Lambert. Associer l'image du saint au reliquaire est une évolution, tardive, du Moyen Âge. Avant le ^{xiii}^e siècle, les pistes sont brouillées.

Les petits reliquaires, de facture modeste, sont mieux connus à l'époque moderne. L'âge d'or du buste reliquaire est incontestablement le ^{xvii}^e siècle, conséquence de la réforme tridentine qui, au lendemain des guerres de Religion, prône le culte des saints gardés par le nouveau calendrier. L'apôtre Jacques est du nombre. Les fabriques et les paroisses commandent de nouveaux reliquaires, en remplacement de ceux qui avaient été détruits par les protestants ou par souci de moderniser la décoration de leur église. Quelques-uns restent archaïques, parfois naïfs et proches de l'expression réaliste du pèlerin fatigué des premiers modèles. Beaucoup se calquent, avec plus ou moins de bonheur, sur le style alors en vogue : dorures, angelots, drapé, visage extatique. Cette inflorescence de bustes reliquaires est très précieuse. En l'observant, nous nous apercevons qu'elle n'a pas atteint également toute la France. En mettant ensuite en rapport toponymie, dédicaces et reliquaires se dévoile la géographie française du culte à saint Jacques.

À l'époque baroque, l'aspect donné à saint Jacques sur les reliquaires est celui du pèlerin, qui se codifie progressivement depuis la fin du Moyen Âge. S'il est en pied, il tient son bourdon. Sur les reliquaires antérieurs à la réforme tridentine (Asquins) ou ceux qui demeurent, postérieurement, en marge du baroque (Cazères, Le Plan), on sent de la part du sculpteur un désir de réalisme qui se caractérise par une expression de lassitude sur le visage (« le pèlerin fatigué ») et la présence d'accessoires significatifs : chapeau, besace, calebasse. En revanche, les sculpteurs de bustes baroques ne recourent qu'à la coquille pour identifier saint Jacques, ce qui n'est pas sans ambiguïté dans des régions où saint Roch est très représenté. Le visage est davantage méditatif, recueilli ou extatique. Le vêtement se fait plus ample et devient drapé. Les dorures et angelots agrémentent l'ensemble. Ainsi, à Capelle-Brouck, le buste-reliquaire nous offre l'image d'un apôtre rêveur. Son manteau revient sur l'épaule

1. J. Rouyer, « Recherches historiques sur le chapitre de la collégiale Saint-Pierre d'Aire », p. 228-242.

droite en un délicat drapé. La base est flanquée de deux têtes de *putti*. Il se rapproche de celui des Ferres, doré, somptueusement drapé dans son manteau, le visage levé vers le ciel. Deux anges en pied, dans une pose contorsionnée, s'appuient de part et d'autre de la base qui prend d'ailleurs, à l'époque baroque, une importance accrue. Le buste est posé dessus, mais c'est elle qui contient véritablement la relique : un reliquaire sommé d'un portrait, a contrario des formes primitives (Asquins, Catlà ou Aire-sur-la-Lys) où la relique est directement contenue dans le corps du saint.

Ce changement de localisation induit un nouveau regard porté sur l'objet. L'évolution stylistique illustre la distinction entre la base qui, de support, est devenue le reliquaire à proprement parler et la figuration devenue simple portrait : si la relique est dans le buste, celui-ci devient le corps virtuel, à l'image humaine de l'apôtre (d'où la lassitude, la souffrance sur ses traits, la présence d'accessoires traditionnels) ; si la relique est hors de ce corps, celui-ci perd sa fonction d'incarnation et devient un modèle mystique, archétype du saint parfait, ravi par sa foi. Le cas le plus abouti de ce rôle décoratif du buste posé sur le reliquaire est celui des reliquaires-tombeaux. Celui d'Anvers² (église Saint-Jacques) en est l'exemple le plus éloquent. Le buste somme le reliquaire. En hauteur, il représente un petit tiers de l'ensemble. Entre les deux éléments, un coussin de nuages. Le saint est au-dessus, le regard tourné vers le ciel. Il n'appartient pas au monde des hommes, comme le pèlerin fatigué, mais à un monde céleste.

Passée la Révolution, la production de reliquaires faiblit. Beaucoup ont été détruits, fondus pour les plus précieux (Aire-sur-la-Lys, Sainte-Chapelle de Paris, Rabastens), brûlés pour les autres (Saintes-Maries-de-la-Mer). De pieux fidèles sauvent parfois les reliques ou le prétendent. Cela donne matière à un nouveau reliquaire. D'autres reliques sont rassemblées dans de vastes reliquaires collectifs (Nevers, Arras).

Géographie nationale de la dévotion à saint Jacques

Toutes les reliques du chef de saint Jacques pouvaient être l'aboutissement d'un pèlerinage très proche, à l'église paroissiale qui offrait à la dévotion un buste-reliquaire en bois, grossier d'apparence, ou un peu plus lointain, à un sanctuaire régional comme celui de Saint-Sernin de Toulouse, voire très lointain, jusqu'à Compostelle qui, outre le tombeau, présentait un reliquaire de riche orfèvrerie. Quoiqu'il en soit, quelle que soit la distance à parcourir, la démarche est la même et la motivation spirituelle identique : solliciter l'intervention de l'apôtre Jacques, passant pour être l'auteur de l'*Épître*, protéger les vivants et les morts.

Cette floraison de bustes reliquaires n'a pas atteint également toute la France et, en mettant en rapport toponymie, dédicaces et reliquaires, se dévoile une géographie française du culte à saint Jacques. Certaines régions témoignent en effet d'une réelle prédilection pour l'apôtre. Plus qu'ailleurs, son culte y est profondément identitaire, récurrent. Tout en témoigne : vocables, toponymie et, naturellement, reliques et reliquaires. La répartition de ces derniers est un moyen pour retrouver et définir ces aires d'influence. Au cœur de ces territoires rayonne, le plus souvent, une relique majeure dont l'origine légendaire est datée du IX^e siècle et présente un lien avec Charlemagne (à l'instar de Compostelle) : un chef à Arras, un corps entier à Toulouse dont la tête fut mise, en 1385, dans un reliquaire somptueux, dont celui que nous voyons encore n'est que la pâle copie.

Toutefois, les reliques et reliquaires n'ont pas tous été des buts de pèlerinage. En effet, la plupart des grandes abbayes du royaume ont, à l'époque médiévale et moderne, constitué d'importantes collections de reliques. Aussi faut-il se montrer prudent et distinguer ce type de collection monastique (plus ou moins accessible aux pèlerins) des reliques (fragmentaires

2. A. Georges, *Le Pèlerinage à Compostelle en Belgique et dans le Nord de la France*.

dans la plupart des cas) conservées dans les paroisses qui traduisent, davantage, les pratiques culturelles locales. La présence d'une relique dans la chapelle du duc de Berry à Bourges n'induit pas que les habitants de Bourges aient manifesté un grand attachement à l'apôtre. Aussi les objets les plus modestes sont-ils, paradoxalement, les plus intéressants. Leur présence dans un sanctuaire est moins le fait d'un hasard capricieux que d'une sincère dévotion de la masse des fidèles à ce saint. Ce sera donc davantage du côté de ces petites reliques, de ces reliquaires en bois des paroisses rurales, que nous trouverons les indices les plus sûrs d'une inégale répartition nationale des reliques et de la dévotion à l'apôtre. Ce sont eux qui jalonnent, véritablement, les authentiques chemins de saint Jacques.

Les bustes reliquaires dans le grand Sud-Ouest

L'importance des reliques et surtout des bustes reliquaires de saint Jacques dans le Sud-Ouest de la France est saisissante. La zone s'étend de la Méditerranée (le Biterrois) aux environs de Toulouse, de la frontière espagnole aux premiers contreforts du Massif central. C'est dans cette région semi-montagneuse, centrée sur l'Aveyron et le Tarn, que les bustes reliquaires sont les plus nombreux. Les liens entre ce territoire et l'Espagne sont anciens. On sait que, jusqu'en 1659, la frontière espagnole dépassait les Pyrénées. La Catalogne, aujourd'hui encore, est comme un pont jeté entre les deux pays. L'influence ibérique est donc évidente dans le Sud-Ouest. Au passage, on peut remarquer que le musée de Saint-Flour possède un buste reliquaire espagnol, reçu par don au ^{xx}^e siècle. Mais c'est aussi avec Compostelle que cette région est liée. Au ^{xii}^e siècle, l'évêché avait des possessions sur ce territoire. Ainsi, La Salvetat de Saint-Jacques (entre Salles-sur-Garonne et Saint-Julien³), au nord de Cazères, fut-elle sous son autorité jusqu'en 1105. Le premier pèlerin connu est l'évêque du Puy, Godescalc, en 951⁴. Peu après, le comte de Rouergue se mit en route vers Compostelle⁵. Il y a donc comme une affinité précoce entre les deux régions.

Béranger de Landore⁶ qui, avec Gelmirez, fut l'un des promoteurs les plus zélés de Compostelle, était issu de la famille des comtes de Rouergue, né dans l'Aveyron, au château de Salmiech. Archevêque de Compostelle, il bénit, avant son départ pour l'Espagne, la clef de voûte de Notre-Dame à Rabastens, dont des peintures murales illustrent la légende galicienne. Il n'est pas improbable que, directement ou indirectement par sa famille et ses clients, il ait diffusé le culte à saint Jacques dans sa patrie d'origine. Par-là même, il a sans doute contribué à répandre la légende galicienne et la réputation de son sanctuaire. En plus de ces liens historiques, on associe souvent ce territoire aux traditionnels chemins convergeant vers l'Espagne. On sait que des voies romaines importantes, notamment celle reliant Toulouse et Lyon, passant par Rodez, irriguaient cette région et qu'elles furent empruntées par les pèlerins qui se servaient du réseau préexistant plutôt que d'en créer un spécifique. Rabastens⁷, par exemple, est une étape importante sur cette voie antique. Elle est placée sur un gué franchissant le Tarn. C'est donc un espace qui, malgré ses difficultés topographiques, a toujours été fréquenté, d'où la nécessité de structures d'accueil pour les voyageurs, d'hôpitaux. Si certains se placent sous le vocable « Saint-Jacques » on ne doit pas nécessairement interpréter, comme on l'a longtemps pensé, qu'ils étaient installés surtout pour les pèlerins cheminant vers la Galice. Ce vocable s'expliquerait plutôt par l'importance, localement, de la dévotion à l'apôtre.

3. H. Jacomet, « Toulouse et Compostelle », p. 26.

4. D. Péricard-Méa, *Compostelle et cultes de saint Jacques au Moyen Âge*, p. 241.

5. *Ibid.*, p. 20.

6. *Ibid.*, p. 249-256.

7. G. Ahlsell de Toulza, « Les peintures murales de la chapelle Saint-Jacques dans l'église Notre-Dame-du-Bourg à Rabastens-sur-Tarn », p. 44-55.

Ainsi qu'on le verra dans le Nord pour Saint-Waast à Arras, le rayonnement des reliques de Toulouse a fortement influencé les pratiques spirituelles d'un vaste territoire sous l'influence de cette cité. La proximité des restes saints, l'aisance avec laquelle on pouvait s'y rendre en pèlerinage, facilitaient la dévotion et l'attachement à saint Jacques qu'on retrouve dans toute la région, surtout sur les marges du Massif central. D'ailleurs, à Cazères en 1653⁸, la confrérie Saint-Jacques commande au sculpteur un reliquaire à l'image de celui de Toulouse. Le reliquaire toulousain est donc présent dans les esprits. L'étude de ces bustes est indissociable de l'étude de la relique conservée à Toulouse. Ils sont la preuve, ajoutée au fait que le reliquaire fut changé vers 1650⁹ (ce qui est un signe évident de pratique continue), du rayonnement, peut-être local, mais non moins intense, de ce sanctuaire.

La proximité de Toulouse suffit-elle à expliquer l'importance jusqu'à la Révolution du culte à saint Jacques dans le Sud-Ouest ? On serait tenté d'avancer une autre hypothèse. À l'hérésie cathare médiévale succèdent, à l'époque moderne, les conflits entre protestants et catholiques dont souffre particulièrement cette région. Elle est matériellement et spirituellement dévastée. Aussi peut-on penser que pour renforcer la foi des fidèles catholiques, on ait encouragé le culte des saints et des images, conformément aux orientations prises lors du concile de Trente (vingt-cinquième session). Si saint Jacques avait déjà une place importante avant, cette place est restaurée et confortée. En effet, nombreux sont les reliquaires commandés au XVII^e siècle (Cazères Rabastens). Une grande partie des pièces conservées est contemporaine de cette période de restructuration de la vie religieuse sur un terreau favorable à la dévotion à saint Jacques.

Sur l'importance du baroque en pays occitan, qui touche nombre de bustes reliquaires, Guy Cavagnac et Alem Surre-Garcia¹⁰ cernent la zone d'influence de ce courant assez peu illustré en France dans un périmètre défini entre Limoges, Bordeaux, Toulouse et la Catalogne. Selon eux, les liens entre ce territoire et le Bassin méditerranéen (Italie et péninsule Ibérique), terres d'élection du baroque, sont intenses à l'époque moderne. Il y a échange d'idées, déplacements, mouvements d'artistes entre les pays. Des prélats italiens ont occupé des évêchés français, comme Salviati à Saint-Papoul. Les artistes catalans se rendaient souvent, au moins une fois dans leur carrière, à Rome. La relative proximité de la Ville sainte permettait aux ecclésiastiques de s'y rendre et de voir, d'apprécier les créations contemporaines et ils s'empressaient, au retour, de mettre leur demeure et leur église au goût du jour. De surcroît, soulignent les auteurs, il existe dans cette région une tradition de la sculpture religieuse sur bois très vivace au XVII^e siècle : à cette époque, on comptait jusqu'à sept fabricants de retables dans la seule paroisse de Rabastens.

Ainsi, trois pistes s'offrent donc à nous pour expliquer l'importance considérable du culte à saint Jacques et l'abondance des bustes reliquaires dans cette région. D'une part, les liens entre le Sud-Ouest et l'Espagne qui s'établissent dès l'époque médiévale. D'autre part, le foyer de dévotion à l'apôtre que représente Toulouse et qui ne manque pas d'influencer les pratiques religieuses d'un vaste territoire. Enfin, les contacts étroits tissés au sein du Bassin méditerranéen favorisant les échanges d'idées et les voyages d'artistes.

Les bustes reliquaires dans le Nord

Les raisons qui ont fait du Nord de la France et d'une partie des Flandres une zone de forte dévotion à saint Jacques sont plus simples. Elles reposent uniquement sur la présence de reliques majeures à partir de celle d'Arras qui, par ses nombreuses péripéties, a essaimé sur

8. Dossier DRAC Midi-Pyrénées.

9. J.-B.-G. Belhomme, *Le Camayeu, ou Notice sur l'ancien trésor Saint-Saturnin de Toulouse*.

10. G. Cavagnac, A. Surre-Garcia et M. Dieuzaide, *Baroque occitan*, p. 9-15.

un vaste territoire. Volée au ^{x^e} siècle, elle a été vénérée pendant un siècle à Berclau où un pèlerinage s'était mis en place¹¹. Ensuite, revenue à Arras au ^{xiii^e} siècle, le comte de Flandre l'a réclamée pour sa fondation d'Aire-sur-la-Lys, la collégiale Saint-Pierre. Il y a eu partage entre les moines de Saint-Waast d'Arras et les chanoines de Saint-Pierre d'Aire-sur-la-Lys. Des fragments, tombés pendant le partage, sont offerts, l'un à Saint-Pol-sur-Mer, l'autre à Capelle-Brouck, ce qui étend considérablement l'aire d'influence de la relique. Un nombre accru de fidèles peut s'en approcher dans l'un des quatre sanctuaires. Le sanctuaire d'Aire-sur-la-Lys reste très influent à l'époque moderne. C'est l'un des grands pèlerinages de cette région qui, indubitablement, en marque la vie spirituelle. D'ailleurs, au ^{xvi^e} siècle, lors de la réalisation de la peinture murale dans la collégiale Saint-Pierre, c'est l'histoire de Saint-Waast et celle de la relique conservée à Aire-sur-la-Lys qui est illustrée.

D'autres grandes reliques ont favorisé, sur ce territoire, une dévotion active et des pèlerinages importants. Compiègne possédait un crâne, conservé à l'abbaye Saint-Corneille. Amiens détenait une mâchoire dans sa cathédrale. Liège, proche et importante cité commerçante, vénérât plusieurs reliques.

En France, Arras et Toulouse constituent les deux foyers principaux de dispersion des reliques. Si celui de Toulouse s'explique aussi par des affinités culturelles et historiques avec l'Espagne, celui d'Arras repose tout entier sur la force des reliques et leur influence. À Toulouse, la relique n'a pas été fragmentée pour être dispersée aux alentours. Seule son aura, sa valeur ont influencé le territoire proche, territoire particulièrement réceptif, semble-t-il, à la dévotion à saint Jacques. On est donc davantage dans une croyance culturelle, si l'on peut dire. La dévotion à saint Jacques est intégrée dans les pratiques locales. La région appartient, notons-le, à une large zone qui honore les saints représentés en pèlerin. Saint Roch jouit, que ce soit autour de Montpellier ou plus du côté de la Catalogne, d'une forte audience. Terre de passages et d'échanges où la figure du voyageur est familière ? Alors que dans le Nord, les reliques fondent véritablement le culte à saint Jacques. Il faudrait mener, dans ces deux espaces, une étude sur les toponymes et les vocables d'églises. Sans doute cela nous permettrait-il de saisir de nouvelles nuances dans l'importance accordée à saint Jacques. Quoiqu'il en soit, ces deux espaces ont ceci en commun que le pèlerinage à saint Jacques s'est fondé dès le Moyen Âge sur la relique d'un crâne complet, relique aussi insigne que celle d'un corps, le chef étant le siège de l'esprit. Nous avons pu observer l'essor de la dévotion dans des régions, le Nord et le Sud-Ouest, soumises à l'influence d'un haut lieu de pèlerinage, Arras et Toulouse. Pour ces deux foyers, les légendes fondatrices sont contemporaines de celle de Compostelle et situent l'apparition du culte autour du ^{ix^e} siècle. Il existe de nombreuses parentés entre ces trois sites (Toulouse, Compostelle et Arras). En premier lieu, une fondation que la légende associe à la figure, emblématique, de Charlemagne. Puis un rythme de croissance concomitant, illustré dans le Nord par une renaissance au ^{xii^e} siècle au moment du partage avec Aire-sur-la-Lys, ou, au ^{xiv^e} siècle, la commande d'un nouveau reliquaire pour Toulouse et Compostelle. Arras partage ensuite son éclat avec Aire-sur-la-Lys, plus accessible aux fidèles. La collégiale finit par capter toute la dévotion. Le cas du Sud-Ouest est le plus complexe, le territoire concerné étant à la fois sous l'influence de Toulouse et lié avec Compostelle.

Plus énigmatique et récemment découverte est l'importance du culte à saint Jacques dans le Sud-Est, entre l'embouchure du Rhône et la frontière italienne, dans l'arrière-pays niçois. Aucune relique majeure ne semble y avoir développé un pèlerinage important. Les reliquaires découverts, tel celui des Ferres dans les Alpes-de-Haute-Provence sont conservés dans de petites paroisses et, faute d'archives, il est impossible de retrouver leur histoire. Le culte est-il contemporain des reliquaires conservés, dont les plus anciens datent du ^{xvii^e} siècle ? Ou antérieur ? Une piste de recherche est ouverte.

11. D. Péricard-Méa, *Compostelle et cultes de saint Jacques au Moyen Âge*, p. 113.

Remarques sur une géographie européenne

La situation des reliques à l'échelle européenne se révèle ardue à dresser. Ne sont connus que les principaux reliquaires, catalogués lors d'expositions internationales. Une étude fine par territoire est donc impossible en l'état de nos connaissances actuelles. On constate simplement que les reliques majeures se trouvent réparties entre la France, l'Allemagne, la Belgique et l'Italie. L'Espagne en possède (un reliquaire, du ^{xiv}^e siècle, existe à Burgos, un autre à Villafranca Montes de Oca) mais ils sont mal connus. Comment un sanctuaire dévolu à saint Jacques aurait-il pu croître à l'ombre de Compostelle ? L'Italie semble être, après la France, le pays le plus riche en reliques du chef de l'apôtre. La majeure partie est concentrée dans le Nord-Est, à proximité de Venise. La cité lacustre a été, tout au long du Moyen Âge, en contacts étroits avec l'Empire byzantin et l'Orient, principales sources d'approvisionnement en reliques. La présence de reliques et reliquaires en Belgique est à mettre en lien avec la poche identifiée dans le Nord de la France. La culture et l'identité d'un territoire comme les Flandres influent de part et d'autre d'une frontière, d'ailleurs fluctuante. Les quatre reliques allemandes (Brême¹², Halberstadt¹³, Stormele¹⁴ et un monastère en Saxe¹⁵ non identifié précisément) sont des dons, des cadeaux ou des souvenirs de croisade.

Comparaison des cartes : répartition en France des reliques et reliquaires, et tracé des chemins vers Compostelle

Si l'on compare les deux cartes, celles des reliques recensées et celles des quatre chemins, même en y incluant leurs ramifications, on constate deux choses.

La première région où les chemins « médiévaux » (du Puy aux Pyrénées) ont été aménagés correspond au territoire où le culte à saint Jacques a laissé de nombreuses traces matérielles. Il était donc facile de trouver des points d'appui sur lesquels fonder le tracé. En reliant chapelles, hôpitaux et autres éléments jacquaires, en repérant les statues de saint Jacques qui ornaient les églises (les statues plutôt que les reliquaires), en englobant toute coquille sculptée (sur une tombe, un chapiteau, une maison), quitte à inventer des légendes (celle d'une tombe, justement, qui, ornée d'une coquille, devient « tombe du pèlerin de saint Jacques »), sont nés des chemins artificiels agrémentés d'un discours tout aussi artificiel abondamment diffusé et relayé. Le plus grand nombre l'accepte comme vérité sans y jeter un regard critique. Sans aucun doute, nous mettons nos pas dans ceux de ces millions de pèlerins qui nous ont précédés. Pouvons-nous imaginer qu'ils puissent nous conduire ailleurs qu'à Compostelle ? À la suite de cette découverte de chemins, au début du ^{xx}^e siècle, à la suite aussi du succès du chemin du Puy, on aménage peu à peu les chemins du Nord et la voie de Vézelay, ainsi que la voie d'Arles. La voie de l'Ouest (Tours, Poitiers, Bordeaux) émerge plus lentement. Or, nous nous apercevons, en confrontant les deux cartes, que les reliques et reliquaires sont très rares sur ces divers itinéraires.

La seconde remarque que nous pouvons faire est que la répartition des reliques et reliquaires n'est pas linéaire et n'esquisse pas de chemins. Au contraire, elle se présente en poches, comme nous l'avons expliqué plus haut. Dans les zones où les reliques sont peu abondantes, les

12. A. de Brême, *Adami Gesta Hammaburgensis ecclesiae pontificum, ex recensione Lappenbergii. In usum scholarum ex « Monumentis Germaniae historicae » recusa Gesta.*

13. Musée du Louvre et Bibliothèque nationale, *Byzance : l'art byzantin dans les collections publiques françaises*, p. 313.

14. *Acta sanctorum*, p. 19-27.

15. G. Schyns, « Un très beau reliquaire de saint Jacques le Majeur », p. 20-21.

chemins tracés sont beaucoup plus sommaires. Alors qu'ils sont riches en ramifications, en routes secondaires dans les zones à forte dévotion jacquaire, ils se bornent dans ces régions moins sensibles au culte de l'apôtre à relier des grandes villes ou des sanctuaires médiévaux (Saintes, Saint-Jean-d'Angély) entre eux. Au final, ils recouvrent les voies romaines et les axes principaux utilisés jusqu'à l'époque moderne (voir l'itinéraire de Bruges, la carte de Peutinger). Pour compenser ce vide et répondre à l'engouement général pour les pèlerinages « médiévaux », on commence à retrouver (n'est-ce pas curieux ?) d'autres chemins de pèlerinage : vers le Mont-Saint-Michel, Chartres.

En oubliant un moment Compostelle et en s'attachant à observer les reliques et reliquaires de saint Jacques, en prenant le temps de les replacer dans leur contexte géographique, culturel, historique, on s'aperçoit que le patrimoine, qu'on regarde aujourd'hui comme de sûres balises vers la Galice, nous conduit davantage vers des reliques, des sanctuaires et des pratiques locales négligées ou méconnues. Le lien existe pourtant entre ces témoignages, et ce qu'ils révèlent des pratiques locales, et les quatre chemins vers Compostelle dont on parle tant. Les aménageurs et promoteurs des quatre voies se sont fondés, pour décider des parcours, sur cet héritage. Ils l'ont soustrait à sa signification profonde, ils l'ont détaché des sanctuaires qui leur donnaient sens, pour l'attacher au souvenir des pèlerins de Compostelle. Ils ont utilisé l'existant pour accréditer le légendaire.

Ne serait-il pas temps de rendre à chacun ce qui lui revient et, sans rien retrancher à Compostelle, reconnaître l'intérêt et l'importance des autres reliques ? Le jour où des pèlerins reprendront le chemin d'Arras (qui conserve encore, dans l'état du XIII^e siècle, sa relique) ou de Toulouse, le cheminement vers Compostelle recouvrera toute son authenticité. Les modestes témoins que représentent reliques et reliquaires, objets humbles de la dévotion quotidienne, d'aspect médiocre, de facture parfois ambitieuse, mais au final réalisés par des mains d'artisan et non d'artiste, nous offrent une nouvelle perspective pour appréhender Compostelle. Ils enrichissent la perception que nous avons, alourdie et faussée par les clichés diffusés en masse, des pèlerins de Saint-Jacques. Ils nous entraînent sur de nouveaux chemins, peu fréquentés, parfois totalement ignorés, vers Aire-sur-la-Lys, Asquins ou Cazères. D'une certaine façon, leur déclin et leur oubli rendent hommage à Compostelle et à ceux qui ont forgé son mythe : le sanctuaire espagnol a survécu à tous ses concurrents.

Résumé

Souvent méconnus, les reliques et reliquaires du chef de saint Jacques sont nombreux en Europe. Dans le Sud-Ouest de la France, l'époque baroque a laissé nombre de bustes reliquaires. Ces témoignages d'un culte populaire actif mettent en valeur l'existence, à côté de Compostelle, d'autres sanctuaires qui ont parfois joué un rôle important et connu un large rayonnement. Ils nous renvoient une géographie du culte à saint Jacques tout à fait différente de celle soutenue par la publicité faite aujourd'hui autour des quatre grands chemins vers Compostelle, dont le tracé repose en grande partie sur l'héritage patrimonial des petits sanctuaires. Rendre à chacun sa place et reconnaître la multipolarisation du culte à l'apôtre en Europe nous offre une approche plus riche, plus vraie, des pratiques du Moyen Âge à la Révolution, de l'intense piété populaire pour le saint apôtre, et permet de mettre en valeur le développement du sanctuaire galicien jusqu'à son hégémonie contemporaine.

Bibliographie

Acta sanctorum, t. I, Venise, 1737.

AHLSSELL DE TOULZA Guy, « Les peintures murales de la chapelle Saint-Jacques dans l'église Notre-Dame-du-Bourg à Rabastens-sur-Tarn », *Cahiers de Fanjeaux*, n° 15, 1980, p. 44-55.

BELHOMME Jean-Baptiste-Guillaume, *Le Camayeu, ou Notice sur l'ancien trésor Saint-Saturnin de Toulouse*, Toulouse, impr. de Lavergne, 1840.

BRÈME Adam de, *Adami Gesta Hammaburgensis ecclesiae pontificum, ex recensione Lappenbergii. In usum scholarum ex « Monumentis Germaniae historicis » recusa*, livre III, chap. LXVII, Hanovre, Bibliopolii Hahniani (Monumenta germaniae historica. Scriptores, 7), 1876.

CAVAGNAC Guy, SURRE-GARCIA Alem et DIEUZAIDE Michel, *Baroque occitan*, Toulouse, 1996.

GEORGES André, *Le Pèlerinage à Compostelle en Belgique et dans le Nord de la France*, Bruxelles, (Académie royale de Belgique : classe des beaux-arts. Mémoires. 2^e série, 13), 1971.

GICQUEL Bernard (éd.), *La Légende de Compostelle : le livre de saint Jacques, traduction du Liber sancii Jacobi*, Paris, Tallandier, 2003.

JACOMET Humbert, « Toulouse et Compostelle », dans *Toulouse sur les chemins de Saint-Jacques : de saint Saturnin au Tour des Corps saints, v^e-xviii^e siècle* : [exposition présentée à Toulouse dans l'Ensemble conventuel des Jacobins du 8 novembre 1999 au 31 janvier 2000], Genève/Milan/[Paris], Skira/Seuil, 1999, p. 23-37.

MUSÉE DU LOUVRE et BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, *Byzance : l'art byzantin dans les collections publiques françaises : musée du Louvre, 3 novembre 1992-1^{er} février 1993*, Paris, éd. de la Réunion des musées nationaux, 1992.

PÉRICARD-MÉA Denise, *Compostelle et cultes de saint Jacques au Moyen Âge*, Paris, le Grand livre du mois, 2000.

PÉRICARD-MÉA Denise, *Les Routes de Compostelle*, Paris, J.-P. Gisserot (Gisserot-histoire), 2002.

ROUYER Jules, « Recherches historiques sur le chapitre de la collégiale Saint-Pierre d'Aire », *Mémoires de la société des antiquaires de la Morinie*, t. X, 1858, p. 228-242.

SCHYNS G., « Un très beau reliquaire de saint Jacques le Majeur », *Le Pecten* (bulletin de l'association des Amis de saint Jacques en Belgique), 4^e trimestre, n° 26, 1992, p. 20-21.